

NE PAS DERANGER (DON'T DISTURB)

De Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

A Mathilde, qui sait me donner envie de m'amuser.

" If that guy has any way of making a mistake, he will " (Edward Murphy)

L'Univers dans sa toute puissante globalité est ainsi programmé de telle manière que notre vie se doit d'être marquée par une situation critique et totalement irrationnelle. Edward Murphy lui-même n'aurait pas démenti cette assertion que je me fis ce matin, en découvrant le cadavre ensanglanté de la femme de chambre gisant dans ma salle de bain.

Visiblement, quelque chose s'était mal passé entre hier soir et ce matin... J'avais probablement « vodkafié » mes neurones jusqu'à leur extrême limite car ils avaient beau chercher là-haut, ils ne trouvaient rien qui puisse vraiment m'aider. J'avais eu une chambre dans cet hôtel quatre étoiles hier soir vers 20h - soit une moyenne tout à fait honorable de cinq étoiles par heure. Je me rappelais avoir pris le matin même la direction de Turin pour assister au trente-et-unième congrès des Chercheurs d'œufs de Transylvanie, où devaient se rejoindre les pontes de la ponte, quand la roue avant-gauche de ma Citroën avait décidé de crever. Je ne lui en avais pas voulu outre mesure car je comprenais bien l'inconvenance de sa situation : moi-même, si on me faisait rouler des heures durant pour finalement toujours me laisser attaché à la voiture, je me sentirais très malheureux. Je m'étais donc résolu à laisser tomber, bon gré, mal gré, le congrès pour offrir une oraison funéraire digne de ce nom à ma fidèle amie-accompagnatrice (je n'eus rien à regretter pour le congrès car j'appris par la suite que les Turinois avaient la fâcheuse manie de parler italien, langue à laquelle je n'entendais pas un mot). Les derniers compliments murmurés, les derniers « tu étais tout pour moi », les dernières larmes versées, je pris la route en direction de l'hôtel le plus proche (10 km), poussant devant moi pour leur faire visiter du pays, mes quatre roues restantes (les trois encore intactes et la roue de secours que, troublé par l'émotion, je ne pensai pas à utiliser pour remplacer la défunte).

Trois heures plus tard, lorsque j'arrivai à l'hôtel, le réceptionniste me demanda de patienter dans le hall le temps de contacter le directeur pour savoir si oui ou non les roues avaient le droit de loger ici. Huit secrétaires, trois standards, deux incompétences et un sms plus tard, le directeur répondit qu'il n'aimait pas être dérangé pendant ses vacances et que « rou, br1 é blon doive etr loG à mem enseign ». Le standardiste parut fort satisfait et une ombre noire passa sur son visage livide tandis qu'il se léchait les lèvres du bout de sa langue effilée. Il s'apprêtait à s'occuper de ma requête de chambre, au grand bonheur de mon estomac et moi-même, mais lorsqu'il relut la charte de l'hôtel, un indiscutable problème lui sauta aux yeux (rouges) : leurs vaccinations n'étaient pas à jour. Je dus donc attendre tout l'après-midi pour que vienne un éminent pneumauxlogue. Son discours fut bref et incisif : j'étais un propriétaire indigne et égoïste qui lui rappelait le temps des négriers. Bref et incisif donc. La consultation finie, je revins auprès du réceptionniste pour prendre une chambre et

mettre enfin un terme à ce pénible éveil qui n'avait que trop duré. Malheureusement, l'hôtel affichait complet...

En effet, pendant la séance de vaccination étaient arrivés les membres d'une délégation venus assister au quatorzième congrès des Décorateurs de Vampires de Pâques, ce qui n'était vraiment pas de veine. Si je puis dire. Il ne restait plus que la chambre nuptiale et je me résolus à la prendre, m'appêtant à laisser sur le comptoir les économies de ces huit précédentes années. La chambre nuptiale était un modèle en matière de chambre nuptiale. C'est-à-dire que si j'étais marié, fiancé, si j'avais une petite amie, ou si j'avais ce qu'on pourrait appeler une conquête, voire même un début de chance de conquête potentielle – bref si une fille dédaignait s'intéresser à moi en tant qu'autre chose qu'un simple sujet de plaisanterie – il était évident que c'est dans cette chambre qu'elle aurait aimé être amenée. Le confort à disposition était si impressionnant que j'en finis par trouver scandaleuses les 12 024 nuits qui avaient précédées celle-ci. Les stores se tournaient et se retournaient grâce à une télécommande à étui interchangeable qui permettait également de choisir sur le plasma l'une des 314 chaînes disponibles – soit seulement 0,026 chaîne disponible par nuit précédant celle-ci. Après avoir installé mes supporteurs devant *Quatre roues pour deux*, j'aperçus un minibar qui contenait quelques bouteilles d'eau à 8 € les 50 cl (0,16 € le cl). Ce prix était totalement exorbitant : je décidai de ne pas toucher à l'eau de la soirée.

Qu'avais-je fait ensuite ? Avais-je quitté la chambre ? Avais-je fait des choses répréhensibles sous les effets néfastes de l'alcool, comme demander à la réception qu'on me monte huit douzaines de croix chrétiennes - et si non, que diable faisaient-elles dans ma chambre ? Je ne souvenais d'aucun de mes gestes après avoir refermé le minibar. Et le lendemain, la femme de chambre était étendue sur le dos dans ma salle de bain, le sang dégoulinant de son cou fin et, encore récemment, gracieux. Si quelque chose a le don de me gêner une cuite, c'est bien les cadavres qui m'empêchent de me brosser les dents.

J'hésitai quelques instants puis décidai qu'il faudrait me débarrasser du corps.

Bien sûr, peut-être qu'à ma place vous auriez appelé la police. Je sais que ça aurait été d'une logique imparable et parfaitement cinématographique : découverte du cadavre, appel de la police, enquête, faux indices, réflexion, dénouement, générique, villa pour le producteur. Mais, primo, vous ne connaissez pas la réputation d'acharné du lieutenant du commissariat local, et secundo, vous n'avez pas (sauf perturbation particulière) un minibar rempli de croix chrétiennes.

Je m'assurai que la porte de ma chambre était bien fermée, retournai l'écriteau « Don't disturb » (sachant que de toute façon, la femme de chambre était déjà en train de me déranger) puis commençai ma petite entreprise.

Cacher un meurtre violent n'est pas chose facile, qu'on se le dise. Tout d'abord il y a les sentiments, la peine pour la femme de chambre - pour la femme d'abord, pour la chambre ensuite, pour la peine enfin. Puis il y a le côté pratique : comment faire disparaître le corps ? Lorsque je composai le 0 pour qu'on me monte un feu ou un océan dans ma chambre, le réceptionniste ne se montra pas si coopérant que je l'avais imaginé. Je ne pouvais pas non

plus décevant d'enterrer le corps, vu que j'étais au troisième étage (les voisins du deuxième n'auraient certainement pas compris ma démarche). Donc si pour m'aider, je ne pouvais prendre ni l'eau, ni le feu, ni la terre, je prendrais l'air.

C'est ce que je fis : je pris l'air. J'empruntai l'escalier de secours vers le toit, tout en prenant l'air coupable. Bien que je ne le fusse pas, c'était le seul air qui me venait à l'esprit, avec celui de *West Side Story*, *I feel pretty*. Tout en transportant le cadavre de ma femme de chambre sur les épaules en direction du toit – ce qui n'était pas très agréable – j'entonnais *I feel pretty* : j'avais donc totalement l'air coupable, mais je me dis à ce moment-là que si quelqu'un me voyait, il me trouverait trop coupable pour l'être réellement car en réalité, un vrai coupable prend toujours l'air innocent – tout du moins avant les trois dernières étapes (dénouement, générique, villa). Après avoir vidé un minibar, je vous promets que cette réflexion a un sens.

Je grimpai péniblement les dernières marches vers le toit.

Une piscine ! Un individu saugrenu et dilapidateur avait décidé de construire une piscine sur le toit de l'hôtel. Je me trouvais nez-à-nez avec une cinquantaine de personnes de toute nationalité qui me regardaient d'un air éberlué. J'avais l'impression d'être le seul client qui n'était pas au courant de l'existence de ce divertissement aqueux, onéreux et contre-indiquant formellement toute entreprise visant à dissimuler un crime... Heureusement, un jeune Brésilien (le seul à se baigner en short de foot) commença à rire de mon apparition. Puis tout le monde l'imita. Qu'on se le dise donc : montrer un meurtre à une foule est plus prudent que de ne le montrer qu'à une seule personne. Toutefois, il fallait reconnaître que j'étais face à une cinquantaine de personnes hilares qui, lorsque l'affaire serait connue, pourraient témoigner de m'avoir vu avec un cadavre sur le dos, enveloppé dans des serviettes (que je comptais voler de toute façon, mais là n'était pas vraiment le problème). Ma situation n'était pas au mieux.

Pourtant, « on » (une entité maléfique et toute puissante) décida que ce n'était pas suffisant. « On » s'arrangea donc pour placer sur le toit deux chiens dont la taille et les crocs auraient suffi pour faire passer le hoquet à n'importe quel troupeau de buffles enrégés, puis « on » ordonna aux deux Cerbères de me courir après. Je défis de mon cou les pieds de la femme de chambre et les remplaçai par les miens. En descendant les escaliers, j'entendais des exclamations venues de la piscine. Je crois bien que jamais le mot « assassin » n'avait été prononcé dans d'aussi nombreuses langues qu'à ce moment-là.

A peine avais-je réintégré ma chambre par la fenêtre que deux policiers se jetèrent sur moi. Alors qu'ils étaient assis sur mon dos et me retournaient avec fort peu de délicatesse l'épaule ensanglantée par mon récent port de cadavre, occupés à me passer les menottes dont ils déploraient l'absence de notice d'utilisation, les deux policiers ne remarquèrent pas tout de suite l'entrée de quatre filets de bave suivis de deux chiens. Après un rapide test, les molosses se rendirent compte que les roues n'étaient pas autant à leur goût que les mollets humains ; et le temps que les uns étaient occupés avec les autres, je détalai.

Bien sûr, peut-être qu'à ma place, vous seriez restés pour vous expliquer ou tout au moins aider le mollet humain à résister face aux canines canines. Ca se discute, c'est certain, mais les croix dans le minibar et les roues sur le canapé n'allaient certainement pas plaider en ma faveur. Je descendis donc les marches quatre à quatre et me retrouvai dans le hall en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « ma vie est foutue » (en bégayant – ma condition physique n'est quand même pas si exceptionnelle). En voyant que je me dirigeai vers la sortie sans rendre ma clé de chambre et sans payer, le réceptionniste m'interpella. N'étant plus à ça près dans un casier judiciaire qui s'allongeait plus rapidement que le nez de Pinocchio, je poursuivis ma course effrénée. Du moins, je la poursuivis pendant huit mètres, jusqu'au tourniquet que le type s'empressa de bloquer. Ma fuite n'était pas une franche réussite.

Le réceptionniste prit ses lunettes de soleil et quitta son bureau. C'est alors que je me rendis compte d'un fait pour le moins troublant : il n'avait pas d'ombre. Ce devait être fort gênant pour lire à la plage – quoique, vu son incroyable lividité, il ne devait pas y aller souvent ! En glissant vers moi, il me demanda quelle consistance avait mon sang. J'étais bien gêné car je ne savais pas quoi répondre. Au hasard, j'essayais « fluide ». L'œil rouge du réceptionniste scintilla et il me montra de grands crocs acérés qui n'étaient pas sans me rappeler quatre filets de bave. Il entreprit de se changer, assez habilement, en chauve-souris et se glissa à mes côtés dans le tourniquet avant de reprendre forme humaine. Encore une fois, un fait troublant me sauta aux yeux : ce type n'avait pas de reflet dans les vitres. Ceci étant, il venait de se transformer en chauve-souris, ce n'était pas rien non plus ; mais tout de même, j'avais déjà un mal terrible à me coiffer le matin, je n'osais pas imaginer le calvaire que ce pauvre gars pouvait vivre sans reflet. Il susurra quelque chose à propos d'un repas qu'il allait prendre et lorsque je lui répondis « plaît-il ? », il se projeta contre la vitre derrière lui. Je m'inquiétai de sa santé mais il s'efforça de s'éloigner de moi. J'essayai de le rassurer – probablement était-il claustrophobe - mais ma dernière question le fit tomber dans les pommes.

C'est à ce moment qu'arriva un éminent Décorateur de Vampires de Pâques, venu pour le congrès. Perturbé par les deux policiers aux vêtements en lambeaux qui utilisaient mes roues comme bouclier face à deux chiens surexcités à l'idée d'un combat de gladiateurs, je ne compris pas tout de ce que le type me dit en quittant l'hôtel avec le cadavre de la femme de chambre dans les bras. Apparemment, elle était la Grande Maîtresse des Croix – croix qu'elle cachait dans la chambre nuptiale, inoccupée depuis la fin de l'ère romantique – et le réceptionniste était un vampire chargé d'espionner le congrès. Le Décorateur me félicita d'avoir la prudence de garder sur moi une haleine si chargée en ail. Je me souviens ensuite, dans un terrible chaos, avoir serré la main des policiers et de quelque cent autres personnes, je me souviens de plusieurs dizaines de flashes, je me souviens d'un trentenaire apparemment dépressif qui, avant de s'enfiler une flûte de champagne, me murmura que « souffrir est une joie, celle se sentir vivant », je me souviens aussi de quatre filets de bave grognant et apeurant, je me souviens de plusieurs interviews et je me souviens également avoir fait la une du journal local et de Vampires Magazine. Enfin, je me souviens surtout que tout ceci ne me rendit pas mon amie avant-gauche.